

La Camargue d'Estelle Ceccarini

L'antique terre natale est-elle l'un de nos fantasmes originaires les plus persistants? Hors du territoire de l'enfance resterons-nous toujours des étrangers ? De la terre natale aux terres d'écriture sommes-nous voués à d'infinis va-et-vient ?

« Née en 1978, Estelle Ceccarini a grandi entre Nîmes et la Petite Camargue, lieux de son enracinement poétique. C'est dans le sillage de son grand-père, fils d'immigrés italiens, installé en Camargue, et de son père, éleveur de chevaux camargues, qu'elle découvre le provençal. C'est dans cette langue que lui vient l'écriture poétique mais ses textes sont aussi écrits en français, dans une version singulière qui n'est pas une simple traduction littérale. Maîtresse de conférence en langue, littérature et civilisation italiennes contemporaines à l'université d'Aix-Marseille, qualifiée par le CNU en langues régionales. Ses domaines de recherche portent d'une part sur le récit de la Résistance italienne et d'autre part, sur la littérature d'oc contemporaine et notamment l'oeuvre du poète gransois Max-Philippe Delavouët. »

Trelus di jour (Lumières des jours), aux éditions *L'auceu libre*, vient de sortir. Nouveau recueil de cette jeune femme qui vit toujours sous « ces ciels chargés d'enfance » qui l'ont vu naître et grandir. Est-ce pour cela que nous avons le sentiment que la nature qui est sa respiration est immémoriale ? Inutile de chercher la trace de quelque chose qui ferait « époque ». La jeune fille bercée à la cime tordue du cyprès noir comme une chouette solitaire dans une attente douce-mère est probablement la même que celle qui vivait là il y a... La jeune-femme qui devient mère a quelque chose d'antique.

*Le petit qui viendra,
nous l'abreuerons de lait d'amande
et nous noierons ses pleurs du miel du grand figuier
puis,
dans le soleil de juin et l'ombre bleue des oliviers,
nous le bercerons du tambour des cigales,
pour qu'il s'endorme
contre le poil clair des chevaux libres.*

Jusqu'à cette ombre qui étreint la jeune femme. N'est-elle pas de celles que les hommes

comme les bêtes ont toutes ressentie, en plein coeur de la vie, dans la clarté pure du jour ? Car la mort est présente aussi, expérience intime, repoussant les limites de la vie, sur les traces du chemin où nous suivons nos propres pas à demi-effacés.

*Les jours passent, passent, nous sommes
toujours, toujours pareils
à l'intérieur
pareilles nos joies
pareilles nos larmes
et pareille la voix.
Pareil le ciel bleu, le soleil,
l'odeur des herbes après la pluie,
les jeux des chats, le goût des poires.*

Ce seraient donc les miroirs qui mentent.

Version française de l'auteur de *Sarien douc messourgié li mirau*

Bonne lecture

La librairie

